

« Henri tu es sauvé ; nous, savons tout ! » s'écria M. de Castries.

Puis se reculant d'un pas, et prenant l'épée qu'il portait à son côté, il la tendit à son neveu.

« Prends cette épée, comte, lui dit-il ; nulle main plus que la tienne, est digne de s'en servir. »

Et s'approchant de Juméli qui restait affaissée sur elle-même, la tête cachée dans ses mains :

« Malheureuse enfant, ton crime est grand, mais la sincérité de ton aveu te donne des droits à ma reconnaissance.

— Merci, dit-elle d'une voix éteinte ; ce qui est écrit est écrit. »

Un cavalier arrivant à fond de train apparut : c'était un enseigne de Fischer.

Il mit pied à terre, et s'approcha du marquis.

« Mon général, lui dit-il, le comte de Chabot vous fait prévenir qu'il y a de grands mouvements de troupes dans le camp ennemi. Ils font passer toutes leurs forces sur la rive gauche du Rhin, dans l'intention sans doute de nous attaquer cette nuit même.

— Ah ! tant mieux, cordieux ! s'écria le marquis. Cette fois, c'est le cœur joyeux que je les recevrai. Messieurs, qu'on éteigne les feux, qu'on prenne les armes en silence. Attendons les événements. »

Puis se tournant vers un de ses aides de camp :

« M. de Milé, faites conduire cette jeune fille sous ma tente, où elle restera jusqu'à demain. »

XIV.

A deux heures de la nuit, l'ouragan s'était apaisé, une pluie fine et pénétrante tombait sans relâche ; le brouillard enveloppait ciel et terre dans la même teinte grisée et mélancolique sur laquelle se détachait, seule, une masse plus sombre dont les contours incertains se noient dans l'obscurité : c'est le régiment d'Auvergne.

Immobile et résolu, il attend l'ennemi l'arme au bras.

Un silence profond, solennel, couvre la bruyère de Campersbrouck ; à peine au loin si l'on entend quelques coups de feu à intervalles presque égaux.

En avant du front du régiment d'Auvergne, une vingtaine de cavaliers, sur le qui-vive, échangent un mot à voix basse, interrompant la phrase commencée pour prêter l'oreille au bruit de la mousqueterie qui se rapproche peu à peu : c'est M. de Castries et son état-major.

Tout à coup plus de fusillade ; elle a cessé.

« Fischer s'est laissé tromper, dit le marquis de Castries ; le prince de Brunswick a évité ses postes et marche sur notre gauche. Colonel de Rochambeau il faudrait envoyer une reconnaissance de ce côté.

— A qui le tour de marche ? demande le comte de Rochambeau en se tournant vers le front du régiment.

— A moi ! répond une voix mâle.

— M. le chevalier d'Assas ! dit le marquis en reconnaissant l'officier qui est sorti du rang ; la mission sera bien remplie. Capitaine d'Assas, prenez avec vous quelques grenadiers et parcourez toute la partie de la bruyère à notre gauche. Je soupçonne l'ennemi de vouloir se glisser de ce côté, il faut m'en rapporter des nouvelles.

— A quoi bon exposer quelques-uns de ces braves gens, puisque je peux faire cela seul, répond d'Assas.

— Si vous étiez pris ? dit M. de Castries.

— Pris ou non, je vous donnerai des nouvelles de l'ennemi.

A ces mots le chevalier d'Assas s'éloigne et se perd dans la nuit. L'âme émue, Auvergne prie pour son enfant, et cherche en vain à sonder les ténébres.

« A moi, Auvergne ! c'est l'ennemi ! » s'écrie la voix du chevalier d'Assas éclatant comme l'airain.

Un cri déchirant, un cri d'agonie, un râle de mort suivent cet appel ; sublime et dernier témoignage du dévouement à la patrie.

Au même instant, sur le front du régiment d'Auvergne on entend le bruit du fer qui heurte le fer.

D'Assas est mort ! Ils jurèrent de le venger.

« C'était un brave officier, dit M. de Castries d'une voix grave en se découvrant ; il aura des funérailles dignes de